

GAULOIS ET GERMAINS

RECITS MILITAIRES

PAR LE GÉNÉRAL AMBERT

1ère série :— *L'Invasion*

Un beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.—12ème édition.

La première série renferme le récit de tous les événements militaires depuis la déclaration de guerre en juillet 1870 jusques et y compris la capitulation de Sedan, le 2 septembre 1870.

2ème série :— *Après Sedan*

Un beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.—8ème édition.

Voici le titre des chapitres divers de la deuxième série :

Beauce, Normandie, Armée du Nord, Tours, Versailles, Mobiles, Zouaves pontificaux, Retraite du 13ème corps, Napoléon III et l'armée française en 1870.

3ème série :— *La Loire et L'Est*

Un beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.—9ème édition.

Cette troisième série comprend les événements accomplis sur les bords de la Loire, la lutte héroïque de Chanzy et les opérations militaires dans les Vosges et dans l'Est. Elle complète ainsi toute l'histoire de la guerre en province.

4ème série :— *Le Siège de Paris*

Un beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.—4ème édition.

L'Histoire du Siège de Paris (ayant pour épigraphe celle de la Commune) complète d'une façon absolue les patriotiques et émouvants *Récits militaires* du général Ambert. Il n'existe sur les événements de 1870-1871 aucun ouvrage d'un plus dramatique intérêt.

Les 4 volumes.....Prix franco, \$5.00

Présenter au public les *Récits militaires* du général Ambert, serait aujourd'hui chose absolument superflue. Les quatre volumes de cette histoire si fidèle et si complète de la guerre de 1870-1871 ont obtenu à leur apparition, aussi bien à l'étranger qu'en France, un succès tel qu'il dispense de tout commentaire et de toute appréciation. L'opinion publique s'est prononcée; elle a fait à l'œuvre du général Ambert l'accueil le plus favorable; c'est le meilleur jugement qu'il soit possible d'invoquer.

En effet, avec ses récits militaires si admirablement écrits, si habilement exposés et empreints de patriotisme élevé qui les rend émouvants au plus haut point, le général Ambert a mis à découvert et à la portée de tous l'odyssée douloureuse des récents et terribles désastres de la France.

Chez lui le conteur agréable se double d'un stratège consommé et d'un patriote éclairé.

Avec *L'Invasion* il nous fait assister à l'irruption du flot germanique dans Paris, et nous narre les sanglantes épopées qui ont nom Vissembourg et Spickeren, Frœschwiller et Sedan.

Dans son second volume, *Après Sedan*, il nous dépeint le commencement de la résistance dans les provinces envahies, la triste agonie de Metz la Pucelle, la lutte opiniâtre de Faidherbe et les souffrances des soldats captifs.

Aujourd'hui, c'est d'Aurèle, c'est Chanzy, à la tête des armées de la Loire, luttant héroïquement à Coulmiers, à Loigny, à Vendôme et au Mans; c'est Bourbaki, combattant avec les bataillons de l'Est, que nous montre l'auteur de la *Loire et l'Est*.

Enfin *Le Siège de Paris* nous fait assister au dénouement du drame repoussant de la Commune; c'est ici qu'on voit les derniers efforts sataniques de la Franc-maçonnerie, les dernières luttes diaboliques de l'Internationale, le combat de Bicêtre, les fonctions ingénieuses des ballons, les intelligents pigeons-voyageurs, les dépêches photo-microscopiques, les boucheries de chiens et de chats, le navrant spectacle de l'arrestation de l'archevêque de Paris, le massacre des pères Jésuites, des pères Picpus et des prêtres des missions étrangères, l'expulsion des Frères et des Sœurs, les derniers incendies, etc., etc. Quels tableaux!

Aussi, quelles admirables pages l'auteur consacre à la peinture des souffrances des assiégés; comme il dépeint bien cette situation morale du Parisien pendant le siège, comme il dit éloquentement ce qu'il pense des événements auxquels il a assisté et des hommes qu'il a coudoyés pendant cette douloureuse épopée. C'est Châtillon, c'est le Bourget, c'est Champigny, c'est Buzenval dont il nous fait le récit avec cette plume magique dont il a le secret. Ce sont les marins dans les forts, les gardes nationaux dans la mansarde ou dans les salons, les blessés dans les ambulances, dont il nous conte les faits d'armes ou les souffrances avec cette éloquence persuasive qu'ont seuls les écrivains qui, comme lui, écrivent avec le cœur en même temps qu'avec la plume.

Mais ce n'est point vingt lignes qu'il faudrait pour parler de ces livres, ce serait un livre lui-même. Disons donc tout simplement que les *Récits militaires* du général Ambert sont un véritable édifice patriotique élevé par un vaillant soldat à la mémoire de ses compagnons d'armes, par un bon Français à l'avonir de sa patrie.

En ouvrant au hasard n'importe quelle page de n'importe quel volume de ces touchants *Récits militaires*, le lecteur est sûr de lire quelque chose d'attrayant et d'attachant. Ouvrons, par exemple *Le Siège de Paris*, à la page 169, nous tombons sur le paragraphe II du chapitre III. Restons-y, et lisons :

II

Un jour Michel-Ange voulut personnifier la pensée, il sculpta cette figure connue sous le nom de *il Pensiero*.

C'est le type le plus parfait du recueillement, le génie de l'artiste n'a pas revêtu la pensée de la robe du magistrat, ou du manteau du philosophe. Il est passé sans s'arrêter devant les orateurs, les savants, les législateurs, et son penseur a eu le front meurtri par le casque du guerrier, la poitrine serrée par le fer de la cuirasse.

Si Michel-Ange revenait en ce monde et qu'il eût à personnifier le courage, peut-être préférerait-il

il au guerrier le frère des écoles chrétiennes. Nous aimerions à voir ce noble sentiment, qui est l'accomplissement du devoir, prendre une forme simple jusqu'à la naïveté, et se montrer aux peuples vêtus de la robe de bure du religieux.

Nous sommes enfants du paganisme. Nous ne savons peindre nos admirations qu'à la façon des Grecs et des Romains. Si quelque Michel-Ange égaré dans notre milieu moderne élevait une statue au courage sous la forme d'un pauvre frère ignorantin, nous détournerions les yeux avec dédain et sans comprendre.

Arrêtons-nous quelques instants devant le frère des écoles chrétiennes et montrons ce qu'il fut

pendant le siège de Paris, car il personnifie le courage.

Lorsque la France envahie fit appel au dévouement de ses enfants, le frère Philippe adressait, dès le 15 août 1870, au ministre de la guerre, la lettre suivante :

« Monsieur le ministre,

« Malgré les travaux de l'année scolaire, opérés sous les excessives chaleurs qui ont eu lieu pendant l'été, nos frères veulent profiter du temps des vacances pour payer à la patrie un nouveau tribut de dévouement.

« En conséquence, monsieur le Ministre, je viens mettre à votre disposition tous les établissements libres que nous possédons, tels que : Passy, Saint-Omer, Thionville, Dijon, Beauvais, Dreux, Lille, Reims, Lyon, Chambéry le Puy, Béziers, Toulouse, Marseille, Avignon, Rodez, Nantes, Quimper, Tours, Orléans, Moulins, Clermont, notre Maison-Mère, rue Oudinot, à Paris, etc., etc., et, en ce qui nous concerne, les maisons et écoles communales que nous dirigeons dans toute l'étendue de l'Empire, pour être transformées en ambulances.

« Tous les frères qui dirigent ces établissements libres et publics s'offrent pour prodiguer leurs soins aux malades et aux blessés qui leur seront confiés.

« Les soldats aiment nos frères, et nos frères les aiment, un grand nombre d'entre eux, ayant été élevés dans nos écoles, seront heureux de recevoir des soins inspirés par le zèle et le dévouement de leurs anciens maîtres.

« Les membres de mon conseil, nos frères visiteurs et moi-même, oubliant nos fatigues et les nombreuses années que nous avons consacrées à l'éducation de la classe ouvrière, nous nous ferons un devoir de surveiller ce service et d'encourager nos frères dans cet acte de charité et de dévouement.

« C'est dans ces dispositions que j'ai l'honneur l'être, etc. »

Ce noble langage s'adressait à des cœurs sur lesquels on pouvait compter. Quelques jours plus tard, toutes les maisons du vénérable de La Salle étaient prêtes à recevoir nos soldats. Les frères de province répondirent à l'initiative de leur chef, sans se préoccuper des nombreux sacrifices qui en devaient résulter : on les trouva partout où l'on avait besoin d'eux. A Beauregard-Thionville, ils distribuèrent des vivres à cinq cents blessés qui manquent de tout. A Dieppe, installés dans la citadelle, ils fabriquent plus de cent vingt mille cartouches. A Saint-Denis, où le conseil municipal vient de les renvoyer, ils travaillent activement aux bureaux de l'Intendance. Dans la plupart des villes, ils tiennent les écritures militaires, établissent les cadres de la garde nationale, font des quêtes, reçoivent des dons en nature, organisent les services des ambulances, dont plusieurs demandèrent dès lors à faire partie. Entraînés par leur exemple, leurs élèves renoncèrent à leurs prix, pour en consacrer l'argent aux victimes de la guerre. On juge de la grandeur du sacrifice pour de pauvres enfants!

Le 17 août, deux cents pompiers de Dinan et de Saint-Brieuc, accourus à la défense de Paris, sont reçus à la Maison-Mère par le frère Philippe. « Considérez-vous ici comme chez vous », leur dit-il avec bonté, « et regardez cette maison comme la vôtre. Les frères sont tous les serviteurs des serviteurs de la patrie. » Puis — attention touchante — il mit à leur disposition ce qu'il fallait pour écrire à leurs familles. Le lendemain, il s'occupa activement de procurer à ses hôtes les provisions nécessaires.

Après le désastre de Sedan, le siège de la capitale était facile à prévoir; mais le frère Philippe tint à rester dans Paris, malgré son grand âge — il avait quatre-vingts ans — pour partager les souffrances de ses fils. En vain plusieurs joyeux de l'Institut succombaient à ses côtés; avec l'aide de trois assistants et d'autres fidèles compagnons, l'ambulance de la rue Oudinot put rendre d'importants services : temps, argent, exercices de piété même, tout y fut offert et subordonné au soin des blessés. Les novices furent relégués au grenier pour faire place aux soldats. Bientôt des frères furent requis dans les ambulances fixes, d'autres pour remplir l'office de brancardiers, toutefois, cette dernière mission étant fort périlleuse, le supérieur voulut qu'elle ne fût confiée qu'à ceux qui la demandaient. Il se trouva que tous réclamèrent comme une faveur d'être envoyés au feu.

« Nos braves soldats, écrivait un jeune frère, donnent leur vie pour la patrie; j'offre volontiers la mienne pour les soulager, et surtout pour aider à bien mourir ceux qui seraient mortellement blessés. »

« Le Seigneur, disait un novice, nous présente aujourd'hui l'occasion de lui faire un sacrifice pour sa gloire, pour le bien de l'Institut et de l'Eglise. Je serais bien aise de ne pas la laisser échapper, et je me mets entièrement à votre disposition. »

« Sans me dissimuler le danger, ajoutait un troisième, je voudrais aller sur le champ de bataille remplir notre mission chrétienne. Notre Seigneur, qui regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait au prochain, au dernier jour, fût-ce demain, ne complera pas ma vie comme ayant été entièrement inutile. »

De telles paroles expliquent suffisamment les actes d'héroïsme que nous allons rappeler.

Le 29 novembre, à six heures du matin, par un froid intense, cent cinquante frères, sous la conduite du frère Philippe, étaient près du Champ de Mars. Répondant à l'appel du comité de la Presse, ils attendaient l'ordre de marcher. On disait que le général Trochu cherchait à opérer une trouée dans les lignes ennemies, pour joindre l'armée de la Loire; mais l'attaque fut retardée par une crue subite de la Marne et par la nécessité de jeter de nouveaux ponts sur la rivière; pendant la nuit. Les frères attendirent donc patiemment, jusqu'à deux heures de l'après-midi, un ordre d'avancer qui ne vint pas.

Revenus au même endroit le lendemain 30 novembre, ils reçurent ordre de se diriger en voiture vers la barrière de Charenton, et partout sur leur passage d'enthousiastes acclamations se firent entendre. Le bruit du canon et de la fusillade retentissait alors au sud-est de la capitale, où les troupes des généraux Renault et Blanchard attaquaient vigoureusement Champigny et le plateau de Villiers. Les frères franchissent la Marne sur un pont de bateaux, se partagent en escouades de dix hommes commandées par un chirurgien, se munissent de brancards et, portant au bras et au chapeau la croix rouge de Genève, ils s'avancent jusqu'aux premiers rangs à la recherche des blessés. Ils les placent ensuite sur les voitures d'ambulances qui les attendent, pour les ramener à Paris au moyen des bateaux-mouches. Plus d'une fois, quand les brancards manquaient, on vit ces jeunes gens à la démarche grave et modeste charger nos blessés sur leurs épaules ou dans leurs bras, et franchir avec eux de grandes distances à travers champs. C'est ainsi que le frère directeur de Montrouge releva le général Renault, frappé à la jambe d'un éclat d'obus.

« Allons, mon général, du courage, lui dit le frère en lui offrant quelques gouttes de rhum. Avec de bons soins, Dieu aidant, vous marcherez encore. »

« Ah! moi frère, repartit le noble soldat, voyez ma tête: j'ai blanchi sur les champs de bataille, j'ai fait vingt-deux campagnes, mais je n'ai jamais vu d'engagement aussi meurtrier que celui-ci. »

Quatre frères, apprenant qu'un capitaine blessé est sans secours dans une maison du côté des Prussiens, s'élancent à travers la mitraille et transportent loin de là le pauvre officier, dont la reconnaissance est si grande qu'il en oublie son mal pour bénir ses salueurs. Témoins de leur sang-froid, les soldats s'écrient avec élan : « Frères, vous êtes des nôtres, revenez avec nous! »

A ce moment un obus éclate, renverse un cheval, tue son cavalier qui tombe aussi, et son cœur sanglant est projeté sur un frère, dont la robe noire venait d'être traversée par un éclat de ce même obus. A ce spectacle affreux, le jeune frère pâlit; mais, dominant sa légitime émotion, il s'agenouille avec respect, et remet dans la plaie béante ce pauvre cœur qui ne bat plus. Il se dirigeait, l'âme navrée, vers d'autres misères, lorsqu'il aperçut au loin trois hommes qui semblaient le fuir.

C'étaient des Bavares. Comprenant leur intention, le frère leur fait signe de ne rien craindre et les introduit en lieu sûr, d'où ils sont menés au fort de la Faisanderie.

« — Croyez-moi », disait le général Ducrot à trois autres frères, qu'il apercevait calmes et fermes autour d'une batterie, prêts à remplir leur pénible office : « croyez-moi, l'humanité et la charité ne demandent pas qu'on aille aussi loin. Il y a ici un danger réel, retirez-vous! » Alors l'aumônier qui l'accompagnait répondit : « Général, ils s'éloigneront parce que vous l'ordonnez; mais jamais vous ne verrez les frères reculer devant le danger. »

L'un deux, en portant un soldat, se sent blessé au bras : il n'en poursuit pas moins sa route, puis revient en face de l'ennemi. Un second éclat d'obus le blesse à la jambe, le sang coule, on lui crie de se retirer; mais lui se serre la jambe tant bien que mal avec son mouchoir, pour continuer sa mission de dévouement.

Quelquefois de pieuses consolations adoucissent l'horreur d'une scène de carnage. Des frères accouraient pour relever un lieutenant, qui venait de recevoir une balle dans la poitrine. « Ah! s'écria ce jeune homme, à leur aspect, voilà les bons frères! Ce sont eux qui m'ont élevé, et ce sont eux encore qui viennent me secourir sur le champ de bataille. »

La nuit qui suivit la bataille de Champigny, quelques frères se jetèrent sur la paille à côté des soldats, pour se reposer en vue du lendemain. Deux autres qui s'étaient attardés en cherchant les blessés dans les lignes, à la clarté de la lune, s'apercevant du départ de leurs confrères, se disent : Restons jusqu'au jour. Peut-être pourrions-nous rendre encore quelques services. Mais depuis le matin ils n'avaient rien pris, et après tant de fatigues la faim se faisait sentir. Apercevant des soldats occupés à faire rôtir au feu du bivouac les morceaux d'un cheval tué près d'une batterie : Allons, disent-ils, à la guerre comme à la guerre! Et, s'armant de leur couteau, ils coupent à leur tour une tranche plus ou moins appétissante, qu'ils font griller. Un des deux songe alors à ses frères de la rue Oudinot, qui ne reçoivent chaque matin que trente grammes de viande. Aussitôt, retournant au cheval, il taille un superbe morceau qu'il arrange proprement, et avec lequel il rentrera triomphalement à Paris.

III

« Pour moi, écrit le frère directeur de Montrouge, plus fort, plus robuste que les autres, je montai dans un fourgon de la maison Potin, et revins battre la campagne de Champigny, Petit-Bry et Tremblay. »

« Arrivé sous le plateau de Noisy, ou de nombreux blessés poussaient des cris de douleur et de désespoir, un soldat qui détachait un morceau de viande d'un cheval tué le matin, me dit que les Prussiens n'avaient pas permis qu'on les enlevât, et que si j'allais plus loin, je serais fait prisonnier. Mon désir de porter secours à ces braves soldats me faisait marcher quand même; mais après quelques minutes, un feu de patrouille me barre le chemin et me fait croire à la parole du soldat maraudeur. Il était alors une heure du matin. Je revins donc l'âme triste et le cœur brisé, en pensant que ces malheureux gisaient là, sur la terre s'abreuvant de leur sang, par un froid rigoureux, et sous l'œil inquiet de l'ennemi. »

« L'homme qui conduisait ma voiture avait peur, et ses chevaux, arrivés de la veille, ne voulaient plus marcher. Je les laissai sur la route, et, une lanterne à la main, je courus les chemins, les bois, la plaine, mais je ne rencontrai que des cadavres. »